



# *La Bataille littéraire* (1919-1924) ou aspirations et déceptions d'un après-guerre

COMMUNICATION DE PAUL DELSEMME

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 8 NOVEMBRE 2003

Consultant il n'y a guère, à la Réserve précieuse des bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, la collection de *La Bataille littéraire*, j'ai éprouvé l'étrange impression que cette revue m'entraînait dans la spirale de mes souvenirs les plus anciens. Lorsque son premier numéro parut le 23 janvier 1919, j'allais avoir six ans la semaine suivante et mon père, dont j'avais contemplé la photo durant des années, venait de rentrer en Belgique, son internement en Suisse à partir de 1916, comme prisonnier de guerre gravement malade, ayant retardé son rapatriement. Le 2 octobre, date du numéro 36 de l'hebdomadaire, j'étais à Pontarlier où mon père s'engageait aventureusement dans une nouvelle carrière, à proximité du pays helvétique dont il avait la nostalgie. Élève de la section préparatoire du lycée de Pontarlier, auquel on associera plus tard le nom de Léon Deubel, le poète maudit, j'étais traité par l'institutrice comme l'ambassadeur d'une nation héroïque. C'est ce que je sentais confusément quand elle me prédisait un brillant avenir à la seule vue des bâtonnets que je traçais sous sa direction. Les histoires belges qui avaient alors la faveur des Français étaient tout imprégnées de l'admiration qu'avait inspirée la défense des forts de Liège et la bataille de l'Yser. En d'autres temps, on entendrait des histoires belges d'une autre sorte...

En février 1920, au moment où *La Bataille littéraire* se préparait à changer de format et de périodicité, je retournai en Belgique avec ma mère. Mes parents se séparaient, subissant le sort des nombreux couples que cinq années d'éloignement avaient désunis. Dans le train pour Bruxelles que ma mère et moi avions pris à

Paris, deux soldats belges démobilisés nous faisaient face. D'où venaient-ils, seize mois après la signature de l'armistice ? Il semblait que cette guerre, qu'on disait la der des ders, n'en finissait pas de finir. Les deux hommes s'exprimaient en français avec un fort accent bruxellois qui — je m'en souviens parfaitement — me fit chaud au cœur alors que j'avais acquis, paraît-il, ce que les Belges appellent l'accent français ; mais ce parler de terroir me confirmait que je rentrais au bercaïl.

Tandis que *La Bataille littéraire*, devenue mensuelle, se maintenait en vie jusqu'en 1924 et continuait à cultiver le souvenir des hommes et des événements de la dernière guerre, la grande guerre, mon cercle familial, en ce début des années vingt, évoquait souvent la guerre future, inscrite d'ores et déjà parmi les fatalités inexorables, la guerre que l'Allemagne revancharde livrerait, tôt ou tard, aux vainqueurs de 1918 imprudemment assoupis. Je me vois encore écoutant, dans la pénombre des réunions vespérales, cette prophétie qui me terrorisait.

Que *La Bataille littéraire* ait provoqué quelques déclics dans ma mémoire profonde est un fait très secondaire, quasi négligeable ; mais je ne puis le dissocier totalement de l'intérêt que je porte à cette revue en tant qu'historien de la littérature.

*La Bataille littéraire* avait pour origine l'amitié qui s'était nouée avant août 1914 entre deux jeunes écrivains, Désiré-Joseph Debouck (connu à partir de 1921 sous le pseudonyme de Désiré-Joseph D'Orbaix) et Alix Pasquier (prénommé plus classiquement Alex après 1924). Ils s'étaient rencontrés à Bruxelles, au cœur d'une de ces soirées où artistes et gens de lettres discutent à perte de vue. Immédiatement, l'instituteur Debouck, catholique ardent, admirateur enthousiaste de Maurras, et l'avocat Pasquier, anti-clérical, libre examinateur issu de l'Université libre de Bruxelles, avaient découvert leurs divergences profondes et irréductibles. Mais, comme le dira Pasquier, cette opposition ne les avait pas empêchés de contracter, dès ce soir-là, « une des plus grandes amitiés qui pût unir deux hommes<sup>1</sup> ».

Né le 17 juin 1889 à Thorembois-les-Béguines, autrefois un fief dépendant des seigneurs d'Orbaix (ou d'Orbais), Désiré-Joseph Debouck fit de ce nom un élégant pseudonyme. Fils d'instituteur rural et instituteur lui-même par vocation,

---

<sup>1</sup> Alex Pasquier, *Heures de littérature en Belgique*, Paris, Édition Dutilleul, 1959, p. 142.

il répondit bien avant 1919 à son autre vocation, celle de littérateur, en publiant dès 1909 *Contes wallons. Simples histoires de Hesbaye* et, en 1911, *Vies agrestes*, un recueil qu'il réédita en 1913 avec des additions. Il s'instituait donc conteur du pays hesbignon comme Hubert Krains et Hubert Stiernet, mais en s'attachant plus qu'eux — « adversaires résolus de l'école du décor » — aux paysages, à la couleur des saisons, au spectacle des nuages. Ce conteur était un poète.

Né à Florennes le 29 août 1888, diplômé docteur en droit par l'Université libre de Bruxelles en 1911 et inscrit au barreau de Bruxelles, Alix Pasquier débuta dans la carrière des lettres en 1912 avec le roman *Une rédemption*, dont l'action bénéficie du relief que lui donne la description réaliste du cadre (le Bruxelles des années 1910) et des milieux (la bruyante société estudiantine et le cercle bigarré de l'intelligentsia). Le jeune avocat vouait à Edmond Picard une vénération encore perceptible dans l'essai qu'il lui consacra en 1945.

Les deux fondateurs de *La Bataille littéraire*<sup>2</sup> pensent qu'une renaissance intellectuelle et artistique s'impose au moment où la Belgique se relève de ses ruines et ils veulent qu'elle soit digne des souffrances que le peuple a endurées. Intitulé martialement « Premiers coups de canon » et signé « La Bataille littéraire », l'éditorial du premier numéro (23 janvier 1919) adopte le ton énergique des rénovateurs bien décidés à ne rien concéder aux timorés et aux rétrogrades.

Les Pacifistes de la Pensée vont sourire ; les défaitistes de l'Art seront contre nous ; il y a un tas de braves gens parmi ceux qui se disent de lettres qui préfèrent une petite renommée et une vie placide à tous les combats. Peu nous chaut des génies fatigués, des faux maîtres qui se donnent de l'importance, à mesure que l'âge leur apporte un peu d'embonpoint ! Nous ouvrons une Bataille nouvelle ; c'est pour qu'elle pût avoir lieu avec toutes celles des esprits, que nos soldats ont fait l'autre, celle des corps ; qu'ils se sont couchés dans leur sol et dans leur sang ; maintenant qu'ils nous ont rapporté avec leurs uniformes kakhi et leurs chevrons rouges, le symbole sur eux d'une terre marquée par le sacrifice, c'est le moment de nous lever pour continuer leur tâche et tenter d'égaliser leur héroïsme.

---

<sup>2</sup> La fonction de directeur qu'exercent conjointement Debouck et Pasquier ne figurera sous le titre du périodique qu'à partir du numéro 3 (6 février 1919).

Ohé ! donc, debout, ceux qui s'engagent à nous aider ! La Belgique a cessé d'être un petit pays. En même temps qu'on travaillera à sa reconstruction matérielle, il faut que jaillisse de ses ruines une efflorescence intellectuelle et morale digne des sacrifices que le Peuple a supportés. Du fond de leurs tombeaux, tous nos morts nous demandent autre chose que des villes réparées et des usines nouvelles. C'est par ses Arts, par sa Littérature surtout, qu'une Nation s'assure dans le Monde une grandeur souveraine. Des milliers de héros nous ont légué l'héritage d'une gloire impérissable : tâchons de nous en montrer dignes, de n'en point paraître écrasés devant les siècles qui viendront.

Les rédacteurs de cet éditorial constatent qu'« une littérature de chefs de bureau » s'applique, depuis 1895, à étouffer l'esprit qui prévalait à l'époque de la Jeune Belgique. Avec les excellents poètes et les grands prosateurs qui ne manquent pas dans le pays, l'heure est venue de créer un véritable mouvement littéraire :

Finies les aristocraties des petits cénacles, à bas les tours d'ivoire, les Parnasses inaccessibles, et, aussi, les smokings des aèdes de salons ! Nous ne sommes pas des « hors le siècle » ; nous voulons nous mêler aux hommes et aux choses de chaque jour, aux efforts des foules que nous écouterons vivre, c'est-à-dire souffrir et espérer. Nous nous inspirerons des faits autant que de nos idées et de nos émotions ; nous ferons passer dans nos écrits des frissons d'humble réalisme, nous démêlerons la beauté du labeur quotidien, et ainsi nous toucherons une existence dépouillée de ses parures et de ses mensonges...

Et le manifeste qui annonçait des coups de canon s'achève par des exclamations qui ont l'éclat d'une sonnerie de clairon :

Luttons ensemble, bataillons ferme ! Le but est sacré. Malgré la Paix prochaine, la Guerre continue. Il y aura toujours, pour l'honneur du genre humain, des Apôtres qui se muent en soldats, aux jours d'orage, et des Poètes qui sont les frères des Chevaliers !

À l'intention de ceux qui n'ont pas reçu ce message, *La Bataille littéraire*, dans le numéro 7 (6 mars 1919), rappelle ses « buts de guerre » :

Nous voulons avant tout attaquer de front l'indifférence légendaire du public belge à l'endroit de la littérature. Nous voulons que l'on comprenne l'importance des lettres de notre conscience nationale. Nous voulons que l'on sente le danger de l'apathie intellectuelle qui chloroformait avant la guerre les meilleures classes de la société. Nous voulons à cette heure de réveil, travailler à la reconstruction la plus urgente de toutes, celle de la moralité du pays — et seules les lettres peuvent s'y prêter. Nous voulons vénérer ceux qui sont restés nos maîtres ; nous voulons qu'ils soient honorés chez nous comme ils le sont à l'étranger. Nous voulons combattre pour une plus grande Belgique littéraire, nous voulons que la littérature de chez nous ne soit pas prisonnière de quelques salons et de quelques revues ; nous voulons que la foule écoute nos écrivains et que nos écrivains parlent à la foule. Nous voulons aider, par tous les moyens, cette nombreuse et intéressante jeunesse qui s'est adressée à nous dès la publication de notre premier numéro. Enfin, nous voulons qu'on n'oublie pas ceux à qui nous devons notre délivrance ; nous voulons qu'on admire leurs exploits, nous voulons célébrer pieusement ceux qui sont morts pour nous, nous voulons dans nos œuvres leur tresser une couronne de reconnaissance et leur donner tout notre amour avec nos larmes et avec nos fleurs. Voilà ! Voilà la raison d'être de notre Bataille, voilà les quatorze points sur lesquels nous serions disposés à faire la paix...

Comment *La Bataille littéraire* organisa-t-elle son action durant sa première année, quand elle paraît chaque semaine sur feuille volante, format journal, modestement : deux pages au début, quatre pages à partir du 3 avril 1919 ? Je repère cinq opérations.

Pour mettre en lumière les personnalités belges qui se sont distinguées en différents domaines depuis le début du siècle et qui représentent les forces dont la nation a besoin au lendemain du cataclysme, l'hebdomadaire publie dans la quasi-totalité des numéros, sous la rubrique intitulée « Silhouette », une biographie signée généralement « Jean sans peur », le pseudonyme que se partage Debouck et Pasquier, et illustrée d'un portrait dessiné presque toujours par Franz Gailliard<sup>3</sup>. La collection des 47 numéros de la première année offre 43 de ces « silhouettes »

---

<sup>3</sup> Plusieurs de ces excellents dessins sont empruntés au *Livre des masques belges* (1911) de Maurice Gauchez.

(nommées deux fois « médaillons ») : vingt-six écrivains (parmi lesquels quatre morts, Max Waller, Camille Lemonnier, Prosper-Henri Devos, Emile Verhaeren), trois peintres, un compositeur, deux magistrats, deux médecins, trois hommes politiques et trois héros de la guerre. La francophilie régnante explique que trois Français prennent place dans cette galerie : deux écrivains (Nicolas Beauvuin et Paul-Napoléon Roinard) et un homme politique, il est immense : c'est Georges Clémenceau<sup>4</sup>.

Pour établir que ses collaborateurs se préparaient depuis longtemps à l'après-guerre, la revue publie en feuilleton les œuvres qu'ils ont conçues durant les années noires. Alix Pasquier occupe le rez-de-chaussée de vingt et un numéros avec *Petit Prince*, que lui a inspiré très heureusement son adolescence wallonne et que je préfère à ses romans de plus grande ambition, *La Conquête* (1926), *Le Vitrail en flammes* (1936), ou *Ailes de papillons* (1942). Il aura la bonne idée, en 1943, de faire éditer en volume ce *Petit Prince* plein de fraîcheur. Fernand-Hubert Grimaudy est l'auteur du feuilleton suivant, honoré à son tour de l'emplacement en bas de page, « La bataille de l'Yser », extrait de *Six mois de guerre en Belgique par un soldat belge*, récit ardent qui a circulé sous le manteau pendant la guerre. Zélé pourvoyeur de copie, Debouck sort de ses cartons vers et proses, des nouvelles, notamment *La Sentinelle*, qu'il joindra à son roman *Le Temps des coquelicots* (1926), des *Vies agrestes* inédites, complétant le recueil de 1913, et surtout, sous le titre « Le Bon Magister », quelques-unes des plus belles pages de son livre délicieux, *Le Don du maître*, publié en 1922 à Paris, aux éditions du Monde nouveau, et signé Désiré-Joseph D'Orbaix. Les lecteurs de *La Bataille littéraire* ont la primeur, le 24 avril 1919, des trois textes qui figureront immédiatement après le « liminaire » de

---

<sup>4</sup> Voici la liste des « silhouettés », dans l'ordre chronologique de la publication : Louis Delattre, Willy Coppens, Albert Giraud, Jules Destrée, Henry Carton de Wiart, Antoine Depage, Maurice des Ombiaux, Hubert Krains, Hubert Stiernet, Auguste De Boeck, Henri Pirenne, Georges Virrès, Eugène Demolder, Edmond Glesener, Théodore Hauben, Prosper-Henri Devos, Louis Morichar, Jean Dominique, Maurice Maeterlinck, Emile Verhaeren, Max Elskamp, le président Benoidt, Fierens-Gevaert, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Franz Gailliard, Valère Kinon, Franz Hellens, François André, Jean de Mot, Jacques François, Eugène Bacha, Horace Van Offel, George Garnir, Max Waller, le président Rolin, Armand Massonet, Paul Spaak, Fernand Severin, Georges Clémenceau, Georges Ramaekers, Nicolas Beauvuin, Paul-Napoléon Roinard.

l'édition parisienne, « La rue de l'école », « L'école », « La cour de l'école<sup>5</sup> ». Debouck-D'Orbaix était féru des *Histoires naturelles* de Jules Renard. Qu'il ait voulu s'en rapprocher dans *Le Don du maître* me paraît assez évident. Voici « La rue de l'école » :

La rue qui mène à l'école monte comme la vie. Ses pavés font penser à des genoux de vieillards. Ainsi, les enfants apprennent qu'un soir ils ne seront plus jeunes.

Presque tous, aux heures électriques de l'horloge, gravissent la pente. Ils disent : Je viens « du bas ». Ceux qui viennent « du haut », en courant comme des lièvres, arrivent toujours en retard. La rue s'impose en moraliste qui a construit une fable vraie avec des pierres.

La rue de l'école, comme une grand'mère, conduit les marmots jusqu'au seuil. Et elle n'a pas assez de tous les yeux de verre de ses maisons pour regarder passer l'émerveillante ribambelle de ses joyeux petits enfants.

Puis, entre ses trottoirs déserts, elle laisse errer son âme vide, et, pour tromper son ennui, détaille la ligne irrégulière qu'au soleil des pavés, dessinent les ombres des toitures.

Chaque dimanche la remplit d'un étonnement triste : elle demeure là, regardant ses pierres balayées, sans comprendre pourquoi, s'étant faite si belle, les gosses l'abandonnent à sa solitude.

La publication d'œuvres inédites garantes de l'avenir est la deuxième opération que *La Bataille littéraire* réalise en exécution de son programme. La troisième consiste à unir écrivains belges et écrivains français par les liens d'une association étroite. Parmi la vingtaine de collaborateurs de la revue entre le 23 janvier et le 3 avril 1919, à savoir durant les dix premiers numéros, on relève trois Français de très bonne notoriété : Fernand Mazade (1863-1938), qui, avant Albert Samain et Fernand Gregh, a cultivé le sonnet de quinze vers, et qui assume la rubrique « Courrier de Paris », Charles Le Goffic (1863-1932), poète et romancier de sa Bretagne natale, mué en historien pour célébrer dans *Dixmude* (1915) l'épopée des fusiliers marins de l'amiral Ronarc'h, et Edmond Haraucourt (1856-1941), poète de

---

<sup>5</sup> À signaler que la revue avait déjà publié deux textes, « Pédagogie. Le gymnase » (le 20 février 1919) et « Pédagogie. Au maître d'école » (le 27 février 1919), qui occuperont les pages 28-34 et 117-127 du livre.

*L'Espoir du monde* (1899), romancier et représentant d'un genre dont la vogue doit beaucoup à Edmond Rostand, le théâtre en vers.

Ensuite, plusieurs poètes français vont entendre l'appel de la publication bruxelloise, notamment Alfred Poizat, heureux adaptateur de la tragédie grecque, Louis Mandin, un proche de Paul Fort, Henry Muchart le parnassien de stricte obédience, Jean Royère le néo-symboliste qui a dirigé *La Phalange* de 1906 à 1914, et qui évolue vers une poétique qu'il appellera le « musicisme », Nicolas Beauvuin selon qui le poème linéaire est d'un autre temps et qui préconise, au nom de la théorie du « synoptisme polyplan », des constructions typographiques exprimant le dynamisme du monde moderne...

Puisque Paris, le Paris « des esprits qui veillent », reconnaît *La Bataille littéraire*, Désiré-Joseph Debouck estime qu'elle est promise à un avenir merveilleux. Dans le numéro 34 (18 septembre 1919), il déclare :

Elle sera le rendez-vous de rêves et de cœurs fraternels ; elle assurera de féconds échanges ; elle nous apportera ce pain intellectuel, pétri de Lumière française, qu'au lendemain de l'armistice nous demandions avant toute autre nourriture ! PARIS-BRUXELLES : voilà notre devise ; elle est assez large pour que s'en réclame le groupement de toutes les forces de l'esprit et du cœur.

Dès ce numéro 34, *La Bataille littéraire* abandonne le sous-titre « Journal des écrivains belges » qu'elle portait depuis le début et elle lui substitue le couple toponymique « Paris-Bruxelles » où le trait d'union revêt une évidente signification symbolique. Un comité de soutien composé de Pasquier, d'Omer De Vuyst, de Constant Burniaux, d'Armand Massonet et de quelques autres fidèles, se donne la mission d'élargir l'audience belge de la revue, tandis que Debouck, ayant obtenu un congé de la commune de Saint-Gilles où il exerce la fonction d'instituteur depuis 1908, s'installe à Paris et mettra à profit son engagement comme journaliste à *L'Intransigeant* et au *Matin* pour développer les relations littéraires franco-belges.

Le numéro 44 (4 décembre 1919), proclamant en première page et en gros caractères « À la France ! » couronne l'opération de rapprochement que *La Bataille littéraire* a menée avec une ardeur croissante. À ce numéro qui doit faire date ont collaboré Debouck, Pasquier, Hubert Krains, Georges Marlow, Guillaume Van de

Kerckhove, Fierens-Gevaert, Jules Leclercq, Franz Mahutte, Gaston-Denys Périer, Sander Pierron et Constant Burniaux.

Dans ce concert, c'est Pasquier qui entonne le grand chant d'amour : « France, c'est vers toi que monta le premier cri d'allégresse de notre Belgique délivrée. C'est ta gloire qui a éclaté dans nos triomphes, c'est ton amour qui a brûlé dans nos joies ; et en ces journées d'anniversaire, c'est toi que nous voulons acclamer encore, toi qui nous as donné les heures sublimes par quoi s'acheva magnifiquement notre martyre ! » Cette incantation, il l'achève en termes aussi vibrants :

Et maintenant que le miracle est accompli, maintenant qu'avec tes puissants Alliés tu nous as rendu notre pays, comment trouverons-nous des mots assez enflammés pour te dire notre reconnaissance ? Longtemps, longtemps les vieillards de chez nous raconteront à leurs descendants ton courage et ta persévérance ; longtemps les soldats de nos armées diront leur fraternité avec tes incomparables guerriers ; longtemps les maîtres d'école apprendront à nos petits enfants à te dire merci... Mais tout cela suffira-t-il ? Sauras-tu par là quelle gratitude sans limite bat dans nos cœurs ? Sauras-tu combien nous t'aimons et t'admirons passionnément, ô Toi, noble Patrie qui nous fais vivre de ta civilisation grandiose, féconde Lumière qui dirige le monde, éternelle Initiatrice, ô France !

Pour Hubert Krains, le sort de la Belgique est lié indissociablement à celui de la France :

L'Allemagne n'est plus aujourd'hui qu'un corps rongé de vermine, tandis que la France sort purifiée de la guerre et voit s'ouvrir devant elle une nouvelle et magnifique renaissance. Nul plus que nous, Belges, ne doit s'en réjouir, car la guerre nous a révélé aussi où sont nos amis et où se trouvent nos ennemis. Nous savons maintenant qu'aussi longtemps que la France vivra, nous vivrons, et que si la France venait à périr, c'en serait fait également, ce jour-là, de la Belgique. Mais la France ne périra pas...

La francophilie de Georges Marlow s'exprime sur un ton qui, avec le recul, peut aujourd'hui sembler plus juste :

De la fantaisie de Perrault à l'angoisse de Pascal, en passant par Corneille, Racine et Montaigne, quels incomparables éléments pour l'éveil du goût, de l'imagination et de l'intelligence !

Nous y puisons le miel de l'enfance, la lumière de la jeunesse et les vins généreux de la maturité.

Sous l'égide de Pallas, nous pouvons alors entreprendre le mystérieux voyage à travers les contrées où traînent les grandes ombres de Chateaubriand et de Vigny, de Baudelaire et de Mallarmé.

De ces nobles pays où les jardins et les bois, les montagnes et les vallées se confondent en pathétiques paysages, si nous rapportons quelque trouble, nous n'en resterons pas moins protégés par l'Immortelle et à la clarté de son regard, nous déjouerons sans peine les pièges des plus redoutables forêts.

Car quel que soit le charme de leurs chansons, quelle que soit la puissance de leurs sortilèges, jamais les gnômes, souverains d'obscurs royaumes, n'affronteront sans péril le sourire toujours harmonieux de la lance toujours victorieuse de la Déesse.

La francophilie exaltée de *La Bataille littéraire* va de pair avec sa germanophobie absolue. C'est un phénomène général de l'époque. Quelque chose, cependant, ne laisse pas d'étonner. Alors que les crimes de l'Allemagne hitlérienne en 1939-1945 dépassent de loin en horreur les crimes de l'Allemagne impériale de 1914-1918, la première guerre mondiale a suscité une réaction anti-allemande bien plus violente, rejetant comme sacrilège toute idée de réconciliation et de pardon. Ce paradoxe est explicable. C'est un régime politique odieux que la *vox populi* accusait et condamnait en 1945, les Allemands avaient été les victimes eux aussi, du moins beaucoup d'entre eux. En 1918, c'est le peuple tout entier qui était déclaré coupable et jugé irrécupérable puisque lui-même se définissait par rapport au donné immuable de la race.

Dans le numéro 6 (27 février 1909), Gaston-Denys Périer constate que l'attraction du peuple allemand pour une littérature violente, cruelle, sadique, trahit la perversité de la nation qui se prétendait supérieure. La tare est profonde, dit-il dans la conclusion de son article :

À la place des volumes de Goethe, Schopenhauer, Kant, Schiller, Lessing ou Klopstock, des traductions de Shakespeare, Hume, V. Hugo, Montaigne, Tourgenew ou Emerson, ne se rencontrent plus que les folles effusions passionnelles d'un Karl Bleibtreu et de toute sa séquelle d'imitateurs. L'adultère, le poignard, le vitriol, le vice dans ses variétés les plus hideuses sont les éléments et les accessoires chers à cette école, dont les productions obtiennent un succès immense.

Semblables publications constituent une charge accablante à l'égard de la morale allemande. Il faut le répéter, ce n'est point la guerre qui en est responsable. La tare est profonde ; elle minait depuis longtemps l'organisation sociale en pays tudesque. Aussi, touchant du doigt la plaie, Eisner accusa, dans un discours adressé à ses électeurs munichois, la maladive brutalité des Allemands d'avoir causé leurs horribles massacres — sans excuse désormais devant l'histoire.

Ferdinand-Hubert Grimaudy, relatant la bataille de l'Yser, dénonce (feuilleton du 28 août 1919) une autre caractéristique teutonne : l'absence de dignité dans la défaite. Cette pleutrerie, il l'a observée chez des soldats faits prisonniers à la suite d'une attaque foudroyante des zouaves :

Ils se sentaient terrassés par une loi de la nature. Ils avaient baissé la tête, sans souffler, devant une force subite. Ils s'étaient aplatis au pied de cette force. Ils ne comprenaient pas que cette force vînt d'un élan de l'esprit, et d'une beauté. Ils se disaient que ces hommes si ardents, si irrésistibles dans la bataille, devaient être bien cruels dans la victoire. La force et la brutalité sont amalgamées irrémédiablement dans leur esprit. Ils craignaient que de tels hommes ne les écorchassent tout vifs, ou ne les mangeassent tout crus. L'idée de surhomme excluait pour eux l'idée d'humanité. Et ils se faisaient rampants, et ils bavaient de peur, comme devant des tigres. Ils sentaient cependant que les pires fauves ont une corde sensible. Et ils faisaient un geste horizontal à hauteur de leurs genoux, en ouvrant les cinq doigts de l'autre main. Ça voulait dire qu'ils avaient cinq enfants. Ils exagéraient le nombre de leurs petits, pour atteindre la pitié et augmenter leurs chances de vivre.

– Ils ont tous cinq mioches pas plus hauts que le genou, dans ce pays-là...

– La discipline, mon cher... Ils ont peut-être un règlement administratif là-dessus...

[...]

C'est ainsi que nous blaguons autour des prisonniers. Ça vaut mieux que des coups de crosse dans le dos et dans les jambes. Mais le dégoût nous prend vite, à les voir suer et trembloter, et refaire leur bas geste sacrilège, avec leurs cinq doigts épais de tueurs d'enfants peut-être...

La publication de témoignages de cette sorte répondait à l'intérêt de l'après-guerre pour les événements de la guerre. C'était naturel. Mais la germanophobie qu'attisaient les mauvais souvenirs assombrissait l'avenir de la paix signée à Versailles le 28 juin 1919. C'était fatal, dramatiquement fatal<sup>6</sup>.

À Paris et à Londres, cette journée du 28 juin a suscité un enthousiasme unanime. Rien de pareil à Bruxelles, constate Robert De Smet dans *La Bataille littéraire* du 13 juillet. Cette réserve ne l'étonne pas. La paix laisse en suspens trop de questions inquiétantes pour que le peuple belge, réaliste, l'ait fêtée comme il avait fêté l'armistice. Combien d'années s'écouleront-elles avant qu'on puisse tendre vers l'Est une main confiante ? De Smet répond : « La sombre et farouche emperière qui a régenté le monde pendant cinq ans et a courbé tout ce qui respire sous un spectre impitoyable, n'entend pas résigner sa puissance. Le fossé qui nous sépare de la Germanie est large et profond. Longtemps encore, il nous tiendra éloignés d'elle et ce n'est pas un traité de paix qui parviendra à le combler. »

*La Bataille littéraire* s'est engagée à célébrer le sacrifice des morts pour la patrie. Cette opération — la quatrième qui m'apparaît dans le cadre de son programme — prend volontiers la forme lyrique des poèmes ou de la prose poétique. Les textes de cette nature-là sont nombreux. Je retiens le plus ancien, paru dans le numéro 2 (30 janvier 1919) : *Aux héros morts*, poème de Franz Ansel.

Ô vous tous qui, courant la sublime aventure,  
Las du rêve stérile et des loisirs sans fruit,  
Avez, de votre chair et de votre sang, construit

---

<sup>6</sup> La germanophobie de l'époque relance l'idée de la solidarité latine. Un texte d'Edmond Haraucourt, « La gloire latine. Hymne aux sœurs d'Amérique » (numéro 4, 13 mars 1919), retentit comme un appel de mobilisation : « Sœurs latines, sœurs lointaines, salut à vous ! N'est-ce pas que la grande guerre, en divisant les hommes, a aussi rapproché les hommes ? Elle a contraint les peuples à savoir de quelle race ils sont. »

Les murs de marbre et d'or de la cité future ;  
Vous tous qui, dédaignant les vulgaires amours  
Et les plaisirs fangeux d'où l'âme sort flétrie,  
Avez si simplement offert à la Patrie  
Tout ce qui vous restait à vivre de beaux jours ;  
Vous tous dont les bras forts et la bouche vermeille  
Appelaient à l'envi l'étreinte et les baisers,  
Et qui, seuls à présent pour jamais, reposez  
Dans la terre où le chœur des héros morts sommeille ;  
Peuple immense et sacré qui forgea l'avenir,  
Ouvriers de bonheur dont nul ne sait le nombre,  
Le moindre d'entre vous verra grandir son ombre  
Dans le temple vivant de notre souvenir :  
Car la claire cité que vous nous avez faite  
Inscrira votre nom sur d'éclatants autels,  
Et mêlera sans fin vos regrets immortels  
À ses hymnes de deuil comme à ses chants de fête ;  
Et lorsque nous suivrons ces mâles défilés  
Dont la fière fanfare émeut toutes nos fibres,  
Nous bénirons les morts qui, pour nous rendre libres,  
Se sont évanouis sous les cieux étoilés...

Les proses de Constant Burniaux — par exemple *Ramscapelle* (n° 17, 15 mai 1919) ou *Vision* (n° 29, 10 août 1919) — évitent toute emphase. Leur sobriété contraste avec la grandiloquence de l'immédiat après-guerre.

L'écrivain Prosper-Henri Devos (1889-1914) est la figure centrale de l'hommage que *La Bataille littéraire* rend aux héros de la guerre. Dans la « Silhouette » qu'il lui consacre le 8 mai 1919, Jean sans peur dit trop sommairement : « tombé à Ramscapelle le 29 octobre 1914 et mort à Zevecote le 3 novembre de la même année. » En vérité, Devos, sous-lieutenant au 5<sup>e</sup> de ligne, a été fait prisonnier le 30 octobre à Ramscapelle (aujourd'hui Ramskapelle) au terme d'un combat désespéré et, atteint d'une balle perdue au moment où les Allemands le menaient derrière le front avec les survivants de sa compagnie, il a expiré à

Zevecote (aujourd'hui Zevekote) dans la nuit du 2 au 3 novembre. Mais Jean sans peur ne se trompe en rien lorsqu'il fait l'éloge d'*Un Jacobin de l'an CVIII* (1910) et de *Monna Lisa* (1911), deux œuvres exceptionnelles qui permettent de mesurer ce que les lettres belges ont perdu à la mort du lignard. Jean sans peur fait bien de signaler que la rédaction de *Monna Lisa* est antérieure à la rédaction d'*Un Jacobin*. Dès lors, il n'y a plus lieu de croire, pour s'en étonner, qu'un récit rectiligne, dénué de fioritures, parfois lapidaire, a précédé un roman touffu, allant dans tous les sens.

Devos est souvent évoqué. Désiré-Joseph Debouck s'est rendu au cimetière où l'écrivain et treize autres soldats belges ont été enterrés au milieu d'une centaine d'Allemands ; et ce pèlerinage lui a inspiré un beau texte : « Sur la tombe de Prosper-Henri Devos » (n° 17, 15 mai 1919). Dans dix numéros, entre le 22 mai et le 27 juillet 1919, la revue publiée, sous le titre « D'un cahier de Prosper-Henri Devos », les idées et les jugements qu'il a recueillis chez différents auteurs et qu'il a regroupés selon les sujets : l'Homme, les Hommes, les Femmes, la Littérature et les Arts, la Science et la Religion, les Nations, les Lois, l'Amour idéal.

Passée sa première année d'existence, *La Bataille littéraire* continue à honorer l'écrivain en qui elle voit l'emblème de toutes les valeurs qu'elle prise et qu'elle prône. Le 25 février 1921, Albert Bailly décrit la forte personnalité de Devos, son condisciple à l'Athénée de Bruxelles et le brillant fondateur, en 1908, de la revue *La Belgique française*, qui s'engageait à défendre « l'individualité ainsi que les intérêts moraux, intellectuels et matériels de la race latine en Belgique, individualité et intérêts de jour en jour menacés par le pangermanisme en général et en particulier par les aspirations hégémoniques des Flamingants ». Le 25 septembre 1921, Albert Bailly relate la cérémonie émouvante du dimanche 18 septembre, les funérailles de Prosper-Henri Devos, quittant sa tombe de soldat en Flandre pour revenir à Anderlecht où il vécut, rêva et œuvra. Désiré-Joseph Debouck a dit de sa voix grave un poème qui exaltait l'évènement avec la sobriété d'un homme de goût :

Je me souviens de l'humble tombe où tu dormais  
À Zevecote, dont le ciel sort de la mer ;

Je revois l'aucuba sanglant qui distillait  
Les fruits de ton repos dans ton feuillage amer...

Dès décembre 1920, *La Bataille littéraire* a annoncé que, à l'initiative de ses deux directeurs, un comité s'est constitué pour ériger un monument à la mémoire de l'écrivain héros de la guerre. Le 25 février, elle publie déjà la liste des premiers souscripteurs. Dans le numéro de juillet-août 1922, elle rend compte de l'inauguration du monument à Anderlecht, le 9 juillet.

Une controverse au sujet d'Henri Barbusse et de son livre *Le Feu*, Prix Goncourt 1916, se rattache à ce que *La Bataille littéraire* pense du devoir de mémoire à l'égard des martyrs de la guerre. Faut-il rappeler l'énorme succès de cette œuvre de Barbusse, *Le Feu. Journal d'une escouade* : 200 000 exemplaires en 1918, 350 000 en 1924, encore 441 000 en 1969<sup>7</sup> ?

L'immédiat après-guerre attend l'œuvre qui serait, pour les événements de 1914-1918, l'équivalent d'une Iliade ou de *La Guerre et la Paix*. Émile Desprechins, dissertant sur « L'art de demain » (n° 6, 27 février 1919), fait observer que le poète épique n'est jamais de la même génération que le héros qu'il chante. « Cela explique, dit-il, pourquoi nous n'avons pas encore sous les yeux le poème panoramique de la guerre. Sans doute *Le Feu* de Barbusse en est-il un fragment. La grande œuvre viendra plus tard. Toutes les Iliades ont leur Homère. La nôtre aura le sien. »

Quinze jours plus tard, le 13 mars, Georges-Marie Rodrigue (pseudonyme de Georges-Marie Meurens) porte Barbusse au pinacle sans hésitation. Ayant lu dans un numéro des *Cahiers*, mensuel de littérature publié au front belge à partir de juin 1918, une analyse enthousiaste du *Feu* par le soldat Jean Hubaux, il déclare : « Je crois que Hubaux a raison quand il dit que *Le Feu* sera l'Iliade de la grande guerre, l'épopée du vingtième siècle. — Honneur à la France qui peut s'enorgueillir d'une telle gloire ! Tant pis pour Louis Piérard s'il ne l'a pas compris. »

Le 3 avril, *La Bataille littéraire* publie la longue lettre, datée du 30 mars, où Piérard se demande quel crime de lèse-barbussisme il a pu commettre. Il se rappelle avoir parlé du *Feu* dans une conférence à l'Université d'Amsterdam alors que l'ouvrage paraissait encore en feuilleton dans le journal *L'Œuvre* :

---

<sup>7</sup> Voir Jean Relinger, *Henri Barbusse, écrivain combattant*, Paris, P.U.F., 1994.

J'ai dit que c'était, comme certains Zola, l'œuvre d'un puissant visionnaire, contenant des pages saisissantes, donnant une idée intense de l'horrible monotonie de la guerre de tranchées, dans les boues mouvantes, à quoi se virent condamnés les soldats-martyrs. Mais, comme à Zola, on peut reprocher à Barbusse une sorte de romantisme de l'horreur et de la laideur *seules*, une sorte de coup de pouce mélodramatique, un chiqué *en noir* qui ne vaut pas mieux que le chiqué en rose de M. René Bazin ou des patrouillotards de l'arrière. Il n'a vu qu'une face des choses. L'autre : le stoïcisme sublime, les beautés de l'âme humaine, le sourire parmi les larmes et le sang, lui échappe tout à fait.

Barbusse trouve qu'il n'y a pas eu encore d'assez d'horreur et d'ignominie sous le ciel, pendant ces quatre années : il en remet.

Au contraire, un livre comme *Vie des Martyrs*, ce chef-d'œuvre de Georges Duhamel, nous montre aussi puissamment que *Le Feu*, les horreurs de la guerre, mais avec une sobriété de moyens et d'expression, une sorte de pudeur de l'esprit qu'on chercherait en vain dans Barbusse.

La revue s'attend à un débat. Il n'a pas lieu. Car c'est très incidemment qu'Horace Van Offel, dans *La Bataille littéraire*, livre son opinion sur Barbusse écrivain de la guerre. Le 3 octobre 1919, consacrant un article au Parisien André Blandin, dessinateur et chroniqueur étincelant<sup>8</sup>, valeureux soldat de première ligne alors que son âge le mobilisait à l'arrière, Van Offel se pose une question : « Pourquoi ne veut-il pas nous écrire un livre de guerre ? Le vrai livre de guerre français ? Un Bourgogne, un Coignet avertis ? Quelque chose de net et sincère. Autre chose que les grotesques rodomontades à la d'Esparbès ou les noires jérémiades de ce brancardier triste et halluciné, Barbusse. »

*La Bataille littéraire* est évidemment attentive à ce qui se fait, se passe et se dit dans le monde des lettres belges ; elle suit l'actualité. Puisque j'ai cru bon de les numéroter, je dirai qu'il s'agit de son cinquième champ d'action.

---

<sup>8</sup> C'est un dessin d'André Blandin qui ornera de décembre 1920 au 25 février 1923 la première page de couverture de *La Bataille littéraire*, devenue mensuelle.

Un fait d'actualité la touche directement, c'est la cherté du papier et des matières premières, c'est la crise qui frappe l'industrie du livre en Belgique comme en France, alors qu'on a cru à une reprise immédiate du rythme des publications après l'armistice. Chez nous, la sortie de presse du *Laurier* d'Albert Giraud le 7 juin 1919 est saluée comme un événement. Les périodiques littéraires sont à la même enseigne. *Le Thyrse*, qui a publié le 22 novembre 1918 un numéro resté isolé, ne reparaît que le 15 avril 1919. La création de l'hebdomadaire *La Bataille littéraire* le 23 janvier est un exploit, favorisé, il est vrai, par le choix économique de la feuille volante et du papier ordinaire. *Demain littéraire et social*, dû à l'initiative d'Aimé Declercq et de Léon Chenoy, voit le jour également en janvier 1919, mais il n'est que mensuel. C'est la périodicité aussi des *Cahiers*, fondés au front belge en juin 1918 par Louis Boumal (mort peu de temps avant la fin des hostilités), Lucien Christophe et Marcel Paquot et dont la publication s'est poursuivie à Liège après l'armistice. Les revues de littérature que mentionne *La Bataille littéraire* au cours de sa première année d'existence sont toutes postérieures à janvier 1919 : *Au Volant* et *Hélianthe* (avril 1919), *La Jeunesse nouvelle* (mai 1919), *Études littéraires* (juin 1919).

En ce temps d'après-guerre où les soucis matériels font obstacle au relèvement de la littérature et découragent les volontés vacillantes, *La Bataille littéraire* ne cesse d'affirmer qu'il faut retrouver l'énergie de la génération à laquelle on doit le renouveau des lettres belges à la fin du vingtième siècle. Mais elle se garde de recommander qu'on mette ses pas dans les pas des maîtres de cette époque-là. Son attitude à l'égard de Camille Lemonnier est significative. Le 6 juillet 1919, Jean sans peur, qui lui consacre une « Silhouette », s'adresse à lui sur le ton de la harangue incantatoire : « Ô Maréchal des Lettres, j'ai voulu te faire ressurgir parmi nous ! À l'heure où le peuple entier appelle les Morts à son aide pour les tâches reprises, sois-nous propice de toute la puissance et de toute l'ardeur de ton souvenir. » Mais Alix Pasquier, le 25 septembre, déplore que Pierre Broodcoorens, dans *Le Sang rouge des Flamands*<sup>9</sup>, se soit évertué à reproduire la

---

<sup>9</sup> *Le Sang rouge des Flamands*, Préface d'Edouard Anseele, Bruxelles, Librairie moderne, coll. « Junior », s.d. L'ouvrage a été dédié à Marie et à Louise Lemonnier, à la date du 13 juin 1914. Jean-Marie Culot (Bibliographie des Écrivains français de Belgique) signale une traduction allemande par Johannes Schlaf en 1916. Il semble cependant que le volume de la Collection Junior n'a été mis en circulation qu'après la guerre.

vision épique de Lemonnier et ses particularités langagières ; il déclare sans ambages : « Broodcoorens ne peut continuer dans cette voie : ce n'est ni naturel ni possible. Un tel abandon d'une personnalité cependant bien existante ne peut pas durer. Il redeviendra lui-même. » En vérité, Pasquier estime que Lemonnier a cessé d'être un modèle valable. Il le dira clairement, sinon durement, le 25 janvier 1921, dans *La Bataille littéraire* devenue un mensuel paraissant en livraisons :

Le roman belge, plus lyrique qu'analytique, avait un très pauvre contenu d'idées ; ainsi l'a voulu Lemonnier, dont les somptuosités verbales ont souvent été achetées au prix de la signification profonde de l'ouvrage. Les livres de Lemonnier sont, formellement, d'admirables œuvres d'art ; matériellement, elles n'ont pas d'intérêt, au point qu'un irrévérencieux les a comparées à des femmes très belles et très bêtes. Les thèses sociales qui sont vaguement indiquées dans le *Vent dans les Moulins* dénotent la verte ignorance philosophique de l'auteur.

Au point de vue de la forme, aussi, on constate que l'idéal des écrivains belges a gravité vers d'autres horizons. L'influence parfois mauvaise de Lemonnier le cède à celle d'un classicisme bienfaisant. L'épouvantable maladie du néologisme entre pour une part — assez minime d'ailleurs — dans l'élaboration de la lexicologie prodigieuse que nous laissa Lemonnier. Chez Picard il est souvent d'une grande beauté verbale. Mais les successeurs de ces maîtres en ont fait un abus insupportable. La phrase elle-même, que Lemonnier avait intentionnellement disloquée en rejetant le verbe après les adverbes et les compléments circonstanciels, tomba plus tard dans l'obscurité, la prolixité et l'incorrection. En Belgique, où le langage n'est pas toujours pur, il y avait là un danger. On l'a vu aujourd'hui : les écrivains de notre jeune école se montrent plus respectueux de la grammaire et du dictionnaire, en même temps que plus simples et plus sobres<sup>10</sup>.

Dans une motion du 3 avril 1919, le peintre Fernand Khnopff, a proposé à la Classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique d'offrir à des écrivains les fauteuils de quelques-uns de ses membres décédés puisque la Classe des lettres, constituée majoritairement d'historiens et de professeurs, ferme ses portes aux

---

<sup>10</sup> Alix Pasquier, « Les jeunes lettres françaises de Belgique », *La Bataille littéraire*, 25 janvier 1921, p. 17.

représentants éminents de l'art littéraire. Cette proposition inattendue, qui relance le vieux débat — les écrivains belges de langue française ont-ils besoin d'une académie ? —, suscite, dans le numéro du 17 avril, la réaction moqueuse et méprisante du chroniqueur qui signe « Le Caporal » :

Nos fauteuils académiques sont tout naturellement faits pour des écrivains valétudinaires, qui achèvent leur carrière extra-littéraire en quelque retraite vénérable.

Les écrivains bien en muscles et en sang n'ont, certes, pas de temps à perdre pour s'aller asseoir sur des coussins de velours et dépenser les heures précieuses de la vie en parlottes solennelles et superfétatoires.

Dès lors, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de Section des lettres pures, à la dite Académie de Belgique, voilà ce qui ne nous chaut en aucune sorte.

Ce texte n'a pas échappé à Raymond Trousson retraçant l'histoire de l'Académie<sup>11</sup>. Émoustillée, *La Bataille littéraire* ouvre une enquête. Entre le 6 juillet et le 25 septembre, elle recueille neuf opinions. Elles émanent de Franz Mahutte, Louis Piérard, Frédéric Denis, Camille Mathy, Fernand-Hubert Grimauty, Gaston-Denys Périer, Alix Pasquier, Charles Conrardy, Georges Rens. Une académie des lettres ? Les voix hostiles ou sceptiques sont majoritaires. La pirouette de Louis Piérard a l'allure d'un sarcasme : « Nous avons déjà l'Académie culinaire et l'Académie de Coiffure. Va pour l'Académie des Lettres. Mais va-t-elle collaborer au dictionnaire de la langue française dans la mesure où Littré enregistrerait précieusement certains wallonismes ou flandricismes, certaines étymologies wallonnes ou flamandes ? Hé ! hé, ce ne serait pas si bête... » Pasquier est le seul qui ait traité le sujet longuement, sous ses divers aspects<sup>12</sup>.

Tout bien pesé, il est favorable au projet d'une académie littéraire. Elle contribuerait à secouer l'apathie légendaire des Belges à l'égard de la littérature. Comme on est en droit d'espérer qu'elle réunirait des personnalités de grande valeur, elle jouirait de l'autorité qu'il faut pour défendre des droits, réclamer des

---

<sup>11</sup> Raymond Trousson, *Petite histoire de l'Académie*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1999, p. 131.

<sup>12</sup> Alix Pasquier, « Notre enquête », *La Bataille littéraire*, 3 août 1919.

réformes, contrôler l'allocation des subsides, veiller à ce qu'ils récompensent le talent et rien d'autre. Il rejette l'idée, soutenue par Maurice Wilmotte, d'accueillir la littérature au sein de la Classe des beaux-arts de l'Académie thérésienne, comme si la littérature était la sœur, la sœur cadette, de la musique ou de la gravure ! En raison de ce qu'elle véhicule, la littérature est opposée au groupe entier des beaux-arts. D'aucuns mettent en doute qu'il soit possible de trouver trente hommes de lettres belges dignes de figurer dans une académie autonome ou dans une classe spéciale de l'Académie royale. Pasquier pulvérise cette objection en dressant la liste de trente académisables impeccables<sup>13</sup> ! « En voilà trente ! s'écrie-t-il. Et j'en oublie combien, qui devraient être cités ! »

Parmi ceux que Pasquier ne nomme pas, mais vers qui il avancerait volontiers un fauteuil académique, figure assurément Horace Van Offel, que *La Bataille littéraire* entoure d'une sorte de vénération. Après l'avoir « silhouetté » le 11 septembre 1919, elle lui consacre totalement le numéro du 27 novembre, hommage exceptionnel qu'elle justifie dans le propos liminaire :

De tous les écrivains de sa génération, de tous nos prosateurs peut-être, Horace Van Offel apparaît comme le plus vrai, le plus puissant et le plus fécond. Trois qualités étonnamment réunies et qui se complètent de bien d'autres. Le romancier qu'édite Albin Michel, le conteur d'*Exelsior* et du *Matin*, le dramaturge et le journaliste auquel Bruxelles fit plus d'un succès ne doit pas, depuis qu'il s'affirme à Paris, demeurer en dehors de notre vie littéraire. D'autant plus que c'est comme Anversois que Van Offel se présente au public parisien. Ce que faisant, au lieu de renier ses origines ou de s'en excuser, comme il arriva pour plusieurs des nôtres établis en France, Van Offel travaille au rayonnement de nos Lettres, de Paris à travers le monde.

On apercevra un jour les services qu'il nous aura rendus. En attendant, nous mettons en lumière les différents aspects d'un talent aimé. Par de simples extraits,

---

<sup>13</sup> Voici les trente noms, dans l'ordre alphabétique : Franz Ansel, Henry Carton de Wiart, Louis Delattre, Eugène Demolder, Arthur de Rudder, Maurice des Ombiaux, Jules Destrée, Georges Doutrepoint, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Fierens-Gevaert, Valère Gille, Edmond Glesener, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Paul-Emile Janson, Hubert Krains, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Franz Mahutte, Octave Maus, Edmond Picard, Georges Rency, Fernand Severin, Hubert Stiernet, James Vandrunnen, Gustave Van Zype, Auguste Vierset, Georges Virrès.

nous montrons tour à tour le Van Offel conteur, le romancier, le journaliste, l'auteur dramatique, le fantaisiste...

Né à Anvers en 1878, issu d'une famille d'artistes, inscrit avant sa onzième année à l'Académie des beaux-arts de sa ville natale, puis élève à l'École moyenne, Horace Van Offel s'était engagé à quinze ans comme volontaire à l'école régimentaire du 6<sup>e</sup> de ligne. Qu'allait-il y chercher, ce jeune garçon dont l'esprit chimérique s'était grisé des récits merveilleux que prodiguait *Le Tour du Monde*, le fameux journal des voyages et des familles ? En l'absence de toute aventure exaltante, c'est la servitude militaire qu'il découvrit, une servitude sans grandeur, une servitude humiliante, conditionnée par le détestable système de remplacement. Il ressentit une révolte dont il lui fallut absolument se libérer. *Une armée de pauvres* parut à Anvers en 1905, un livre insolite, porteur d'un message bouleversant écrit dans une langue qui malmenait la syntaxe et le lexique. Le recueil de nouvelles, *Les Enfermés*, publié l'année suivante, confirma que cet écrivain débutant avait un don de conteur, mais qu'il utilisait un instrument tout à fait désaccordé.

Il se produisit alors le miracle d'une prise de conscience. Comprenant qu'il écrivait de manière barbare et poussé par l'ambition de donner forme littéraire et attrayante aux fruits de son imagination prodigieuse, Horace se mit à l'étude avec énergie et persévérance. En peu d'années, il se forgea un style à la fois direct et raffiné, dont on eut la révélation en 1912 lorsqu'il publia *Le Retour aux lumières*, recueil de récits réalistes, parmi lesquels *Une nuit de garde*, qui fit grande impression, troublante histoire d'un corps de garde durant une nuit d'hiver. Vinrent ensuite les œuvres, nombreuses, que le numéro du 27 novembre 1919 signalait à l'attention des lecteurs : *Une nuit de Shakespeare* (1913), comédie en trois actes, *L'Oiseau de paradis* (1917), *Le Don Juan ridicule* (1918), *Le Tatouage bleu* (1919), *Suzanne et son vieillard* (1919) et *L'Exaltation*, sur le point de paraître chez Albin Michel et dont la revue publiait un extrait<sup>14</sup>. Van Offel avait jusque-là situé

---

<sup>14</sup> À *La Bataille littéraire*, on tenait ce roman pour le sommet des écrits de Van Offel. À Paris, la critique allait être très laudative. Franc-Nohain déclara dans *L'Écho de Paris* : « ...Que de jolies notations, précieuses et colorées sur la vie flamande, le port et ses bouges, le cabaret du Pigeon Bleu, le jardin Zoologique. Et comme M. Van Offel comprend les Maîtres d'Anvers : Rubens et Van Dyck ! Les croquis que Walter (le héros du roman) a dessinés ici, de ses oncles et de ses tantes, tante Virginie, tante Henriette, l'orgueilleuse et insolente épouse de Pierre Muysen, l'ingénieur huissier, et tante Louise, femme du beau Léon, le boulanger avantageux, — et la boutique-salon de tante Rosalie, imposante bouchère — cela a la couleur et la verve des maîtres

ses fictions à l'époque contemporaine, avec le port d'Anvers et l'Escaut en arrière-plan. Par la suite, il donna libre cours à l'attraction qu'exerçaient sur lui les hommes, les choses et les événements du passé : *Le Colonel de Saint-Edme* (1927), *Le Jongleur d'épée* (1930), *La Passion mexicaine* (1932), *Les Gueux de mer* (1936).

Le dernier numéro de *La Bataille littéraire* sur feuille volante, le numéro 47 daté du 25 décembre 1919, clôturant la première année de la publication, annonça que la revue devenait mensuelle et paraîtrait dorénavant en fascicules de 48 pages, un format plus commode, souhaité par les abonnés. La première livraison de cette nouvelle série sortit en mars 1920.

Au cours de l'année 1920, l'organisation interne de la revue subit une modification qui résulte, en grande partie, du retour de Désiré-Joseph Debouck à Bruxelles. Le numéro d'août-septembre 1920 signale qu'Horace Van Offel représente la revue à Paris, que la direction à Bruxelles est toujours assurée par les deux fondateurs, Debouck et Pasquier, mais il est précisé que dorénavant il faut adresser à Debouck ce qui concerne la rédaction et à Albert Bailly, nommé secrétaire-administrateur, ce qui concerne l'administration.

Peu importe que la mention d'un représentant à Paris disparaisse dès décembre 1920, peu importe que des collaborateurs devenus particulièrement actifs, mais qui ne sont pas de la première heure — Albert Bailly, Herman Grégoire, Emile De Bongnie, Eugène Herdies, Fernand Rigot —, marquent de leur personnalité certaines chroniques, il demeure que les deux fondateurs, fidèles au poste jusqu'à l'extinction des feux et lumières, veilleront à ce que *La Bataille littéraire* conserve toujours comme objectifs principaux les missions qu'elle s'est données initialement.

Que D'Orbaix et Pasquier n'aient cessé d'être les maîtres du jeu, un simple calcul l'indique suffisamment. Sur les quelque douze cents articles et articulets insérés dans la revue entre le 23 janvier 1919 et juillet 1924, ils en ont signé 221<sup>15</sup>. Cette présence ininterrompue au titre de collaborateurs, allant de pair avec une

---

flamands... J'ignore si Walter deviendra vraiment un grand peintre, mais M. Van Offel est un artiste de la plus rare qualité. »

<sup>15</sup> Décompte : Debouck-D'Orbaix 116, Pasquier 69, Jean sans peur (pseudonyme partagé) 36. Un mémoire facilite ce genre de calcul : Carine Hautenne, *Table des matières de La Bataille littéraire (1919-1924)*. Mémoire pour l'obtention du titre de bibliothécaire-documentaliste gradué. Année académique 1987-1988, Institut d'enseignement supérieur social de l'État (Bruxelles). Un exemplaire est disponible à la Réserve précieuse de l'Université libre de Bruxelles.

direction littéraire et administrative exercée en permanence, explique que le contenu de la revue publiée en fascicules rappelle, dans ses grandes lignes, celui de la revue sur feuille volante. L'impression d'une différence tient uniquement à la différence de volume : articles et extraits plus larges, chroniques plus nombreuses et plus étoffées.

Faire connaître les écrivains belges en les publiant ou en rendant compte de leurs œuvres, est la première raison d'être de *La Bataille littéraire*. Passant de la feuille volante au fascicule, elle continue à faire une large place aux poètes. Il est révélateur que, s'étant engouée pour Franz Hellens — un peu moins toutefois que pour Van Offel —, elle lui prend un poème, *Travail* (numéro du 25 février 1921), très beau d'ailleurs, avant d'accueillir une nouvelle, *Le Voleur* (25 avril 1921), et les proses descriptives, *Notes prises d'une Lucarne* (25 juin et juillet août 1921). Georges Ramaekers, très prolifique, Pierre Bourgeois, Charles Conrardy, Marcel Loumaye, Paul Vanderborgt, présents dès la première année, reviennent souvent par la suite, lorsque, à leur tour et en participation variable, Henri Vandeputte, Gaston Pulings, Léon Chenoy, Gaston Heux, Edmond Vandercammen, Odilon-Jean Périer, Raymond Limbosch, Fernand Rigot, Thomas Braun, Mélot du Dy, Paul Neuhuys, Robert Goffin reçoivent l'hospitalité en tant que poètes. Il arrive que, sollicité sans doute, un maître de la glorieuse époque dépose un texte : Max Elskamp, ajoutant à son nom « de l'Académie des Lettres françaises », publie le 25 janvier 1921 un poème constitué de 21 distiques, *Gratitudes*, et Albert Mockel en décembre 1921 une prose intitulée *Le Pauvre*, dans le style des *Contes pour les enfants d'hier*.

Les prosateurs ne sont pas négligés : Van Offel occupe la place d'honneur, mais Georges Virrès, Franz Hellens, Constant Burniaux, Louis Piérard, Albert Bailly ne sont pas loin. Le nouveau format permet de publier des textes de plusieurs pages, des extraits d'une certaine longueur. Exemples : de Debouck-D'Orbaix, *Le Roman d'un sabotier* (mai 1920), *Les Galoches* (septembre 1922, extrait du *Don du maître*), des fragments du *Temps des coquelicots* (juin 1923) ; de Pasquier, *Les jeunes lettres françaises de Belgique* (25 janvier, 25 février, 25 mars, 25 mai 1921) ; de Fernand Crommelynck, un extrait des *Amants puérils*, sous le titre « Les Servantes » (juillet-août 1921). Mais il n'y a plus de publications en feuilleton telles

qu'on pouvait les concevoir au temps où la revue se présentait comme un journal. Les « silhouettes » ont quasi disparu : je n'en ai relevé que quatre (le sculpteur Eugène Canneel, Arthur Daxhelet, Georges Rency, le Français Georges Polti).

Changeant de peau, *La Bataille littéraire* n'a pas changé de cœur. Elle renonce au sous-titre « Paris-Bruxelles », mais elle tient à rester un maillon solide de la chaîne d'union entre la Belgique et la France. Certes, il est décourageant que la quasi-totalité de ses collaborateurs français fassent défection au terme de la première année : Fernand Mazade dont la signature est apparue dix-neuf fois, Edmond Haraucourt, Charles Le Goffic, Émile Cottinet, Jean Royère, Alfred Poizat, Henry Muchart, Louis Mandin, Pierre Mille, Joachim Gasquet, Paul-Napoléon Roinard. Nicolas Beauduin, lui, ne s'est pas défilé. Il me semble qu'il faut s'en réjouir. C'est un écrivain d'avant-garde. En 1911, en un temps où les cénacles parés d'un mot en isme fleurissaient, il a fondé l'école du Paroxysme, dont le manifeste a paru dans la revue qu'il dirigeait, *Les Rubriques nouvelles*. Le Paroxysme se présente comme une contestation cohérente, bien théorisée, du Symbolisme<sup>16</sup>. Poète doublé d'un penseur, Beauduin a porté un regard lucide sur ces années qui connaissaient la crise des valeurs symbolistes et où des mouvements comme le futurisme de Marinetti, l'unanimisme de Jules Romains, le simultanésisme de Martin-Barzun et le paroxysme de Beauduin ont préparé les esprits à ne pas trop s'étonner, plus tard, des singularités dadaïstes et surréalistes. Si *La Bataille littéraire* obtient la contribution, entre décembre 1919 et avril 1922, des Français Georges Jamati, Paul Jamati, Georges Polti, Georges Turpin, Marcello-Fabrice, Alexandre Mercereau, impliqués tous dans les mouvances modernistes, c'est, de toute évidence, à l'instigation de Beauduin. Il paraît dans la revue avec trois excellentes analyses, « La poésie nouvelle et Vicente Huidobro » (juin 1920), « La nouvelle génération littéraire » (25 novembre 1922) et « La poésie a-t-elle besoin d'une nouvelle technique ? » (20 avril 1923), et avec une dizaine de poèmes dont la mise en page applique le « Synoptisme polyplan » cher à l'auteur.

Cette technique titille D'Orbaix. Il en fait l'essai timidement dans la livraison d'octobre 1920 !

---

<sup>16</sup> Voir Léon Somville, *Devanciers du Surréalisme. Les groupes d'avant-garde et le mouvement poétique 1912-1925*, Genève, Droz, 1971.

*L'Accordéon*

Oh ! oh ! l'accordéon est un crâne rouge  
plein de musique par couplets ;  
Sa face a des plis et des reflets  
roses et violets  
Et il chante — au fond du bouge  
— il se lamente  
                  et s'époumone en son soufflet !  
Comme un aveugle seul,  
un mendiant aux yeux fermés  
                  tout ruisselants d'harmonie et de pitié,  
l'Accordéon qui a sa voix  
                  d'autrefois...  
C'est peut-être la tête  
                  occultement emprisonnée  
d'un poète  
                  évidemment décapité,  
Un poète — ô merveille ! —  
Qu'on force à rire — en le tirant par les oreilles !

Ce n'est pas à Beauvuin qu'il faut attribuer la présence de René Ghil dans le numéro du 25 décembre 1919. Il tient l'instrumentation verbale pour une « plaisanterie » ! Est-il pour quelque chose dans la sympathique adhésion de Pascal Pia en septembre 1921 et de Marcel Arland en juillet 1922 ? Je n'ai pas de réponse.

En janvier 1923, la revue s'est donné un Groupe d'action réunissant Berthe Mertens, Emile De Bongnie, Herman Grégoire, Alix Pasquier, Philarète, Albert Bailly, Fernand Rigot, D'Orbaix. En janvier 1924, pour élargir sa sphère d'activité, elle adjoint à ce groupe belge un Groupe d'action français dont font partie deux auteurs dramatiques André Obey et Simon Gantillon, le journaliste et talentueux homme de lettres Pierre Seize, le poète et cinéaste Léon Moussinac et l'écrivaine Claude Chauvière. L'annonce de cette fondation s'accompagne d'un commentaire

anonyme qui révèle à mots couverts un refroidissement du grand enthousiasme de 1919, une moindre confiance dans l'avenir de la littérature belge :

Pour ceux de nos lecteurs qui se seraient émus de nous voir proclamer ici avec constance la nécessité d'une discipline française, faite d'une nette suprématie de la conscience et de l'intelligence sur la passion et le désordre exagéré du sentiment, nous saisissons cette occasion d'avouer ingénument que nous ne prétendons pas par là qu'une telle discipline, ni que les productions esthétiques et littéraires françaises soient, en elles-mêmes et dans l'Absolu, supérieures nécessairement à toutes autres. Mais que, témoins des ravages que fait chez nous, parmi tant d'artistes naturellement doués, le mépris systématique de toute discipline esthétique et technique, nous y voyons comme seul remède spécifique, comme seul contre-poids pouvant ramener l'équilibre, une telle doctrine appuyée de ses meilleurs exemples.

Et l'on s'étonnera moins, par la suite, de voir peut-être nos collaborateurs français se réclamer ici, par un juste retour, des nécessités d'une inspiration solide et nourrie, et appliquer à plus d'un artiste ou écrivain français trop confiant dans la toute-puissance de la seule technique, le réactif du généreux tempérament, flamand ou wallon, de chez nous.

En vérité, le fait que tant d'auteurs belges peuvent être accusés de mépriser « toute discipline esthétique et technique » constitue sans doute la déception la plus pénible qu'on éprouve dans le cercle des responsables de la revue. C'est ce que disent, depuis tout un temps déjà, quelques collaborateurs dont la parole a du poids.

Les écrivains belges se plaignent de l'indifférence du public. Horace Van Offel, en avril 1920, réagit vertement :

Cette manie de se plaindre du public est une faiblesse. Il faut vaincre l'indifférence. Au risque de dire une chose déplaisante, j'affirme que les auteurs belges ne font rien pour cela. Rendre leurs écrits vivants, agréables à lire est le moindre de leurs soucis. À distance on a l'impression qu'on n'écrit en Belgique que pour taquiner ses voisins, ceux de la chapelle rivale ! Voici une revue. Voyons le sommaire. Des vers, deux devoirs de style, une lettre de Paris avec les avant-derniers potins de l'autre mois, des notes. Ces notes vont-elles me donner quelques renseignements sur la vie artistique

de Bruxelles ? Vais-je apprendre ce que font nos peintres, nos sculpteurs, nos musiciens, nos dramaturges, nos romanciers ? Pas du tout. Je ne découvre que quelques cancans, incompréhensibles pour celui qui n'est pas initié aux mystères de Saint-Gilles ou d'Ixelles. Je crois lire une gazette rurale, à la veille des élections, remplie d'attaques personnelles, de calembredaines, de plaisanteries laborieuses et même de calembours. À certains moments je ne sais plus où je suis. Voici une page qui semble empruntée à la grave *Revue des Deux Mondes*, trois feuillets plus loin, je patauge dans les polissonneries du *Pêle-Mêle*, de la *Culotte Rouge* ou de la *Vie Parisienne*<sup>17</sup>.

Van Offel fait tout de même confiance à la jeune génération : Aimez les lettres, lui dit-il. « L'amour des Lettres vous inspirera le respect des maîtres, de ceux qui ont aplani le chemin pour vous et devant vous. Il vous apprendra le bon ton et la politesse littéraires. Il vous donnera le goût du travail bien fait, soigné, fini, sérieux, l'habitude de la méditation et de la patience<sup>18</sup>. »

En décembre 1921, D'Orbaix déplore que les jeunes poètes se cherchent loin d'eux-mêmes, dans des originalités qui ne sont que tours de passe-passe :

Jazz Band, Bœuf sur le Toit, pantomimes, jeux de cirque : la poésie est partout, certes ; mais, loin des sources qu'ils portent en eux-mêmes, ils ne l'ont plus cherchée qu'en de pauvres décors où le mauvais goût hurle d'originalité. Ils ont ri des ballades à la lune, et je les approuverais s'ils n'avaient chanté son lever sur la toile de fond d'un théâtre. Ce n'est pas pour leurs seules lumières dégradées, leur stuc blafard, leurs rideaux cramoisis, le vertige des films puérils ou la cocasserie des danseurs mécaniques, que le ciné ou le music-hall peuvent se justifier de la place qu'ils ont prise jusque dans le rythme fulgurant ou contorsionné des poètes d'aujourd'hui. Là encore, croyant faire neuf pourtant, la plupart n'ont saisi que des clichés ; un appareil photographique nous aurait proposé mieux.

---

<sup>17</sup> « Aimez les Lettres », avril 1920, p. 61.

<sup>18</sup> Le lecteur des romans d'Horace Van Offel et de ses articles de *La Bataille littéraire* ne peut comprendre comment il se fit que le « mousquetaire Horace », élu en 1936 à l'Académie, pactisa en 1940 avec les suppôts de l'Ordre nouveau et se livra à eux corps et âme en acceptant le poste de rédacteur en chef du « Soir volé ».

D'Orbaix ne cite aucun nom. Mais on peut supposer qu'il vise les émules de Jean Cocteau ou de Dada. Ses propos provoquent une controverse où interviennent successivement Henri Vandeputte, Gaston Heux et Pascal Pia<sup>19</sup>. Celui-ci, prenant à part Vandeputte et Heux, met les choses au point :

J'aurais préféré critiquer et discuter sur des noms et sur des œuvres. À ce sujet, je n'ai trouvé dans votre article que quatre mots (qui pouvaient passer inaperçus) : *Bœuf sur le Toit*. Et pourtant Jean Cocteau est un joli poète, malgré des copistes et des journalistes qui s'attachent à monnayer le talent en échos à vingt sous la ligne.

Je répondrai à Vandeputte qu'il existe une science des mots. Les fragments que je connais de son « Dictionnaire ajoutez un adjectif en ique » ne me permettent pas de penser qu'il ignore cette physique verbale. Et très habile, très scientifique, Vandeputte accorde à chapeau claque un sens péjoratif, D'Orbaix, pour vous donner raison. Mais ce n'est pas dans le gibus que le poète trouve ses mots. Les dadaïstes eux-mêmes n'ont pas toujours appliqué le procédé enseigné par Tzara. Paul Eluard et Louis Aragon me contrediront-ils ?

Vous avez écrit, D'Orbaix, que les mots se jouaient de nous. Autant dire que tous les essais ne sont pas couronnés de succès. Un poète qui m'a souvent donné du plaisir, Marcel Sauvage, dit aussi : « Le poème est un coup de dés magnifique. » La difficulté est de réussir as trois fois.

Ici et là, dans *La Bataille littéraire*, un propos, une indignation, un cri d'alarme, signalent que les lendemains de la victoire des armes ne chantent pas et que des blessures, plus anciennes que celles de la guerre, restent béantes. Je retiendrai deux exemples, qui me serviront de conclusion.

En septembre 1920, Horace Van Offel, Belge exilé à Paris et Anversois de cœur, traite du problème des langues en Belgique. Il nourrit une certitude : « Quand les Flamands ne seront plus agacés, critiqués sans discernement, écrit-il, ils reviendront naturellement, d'eux-mêmes, puiser à la source pure du génie latin, où les plus grands et les plus illustres d'entre eux n'ont jamais dédaigné de boire. » Ces paroles, qu'il tient pour raisonnables, nous savons qu'elles n'ont pas été

---

<sup>19</sup> *La Bataille littéraire*, 25 janvier 1922, 25 février 1922.

entendues. Il craint d'ailleurs qu'il en soit ainsi ; c'est pourquoi il formule des recommandations :

Que l'on comprenne surtout que la tactique d'opposer la culture française, le maintien de la culture française (ceux qui aiment la langue de Racine ne devraient jamais employer ce mot grotesque, prétentieux et si anti-français « culture » dans le sens de génie, esprit) aux revendications et même aux exagérations flamingantes, est néfaste et dangereuse pour le trésor que l'on veut défendre. Ainsi le français devient l'ennemi, l'obstacle contre lequel le parti adverse s'exaspère. Il y a toujours eu en Flandre une bourgeoisie ignorante, grossière, égoïste et hautaine qui a lutté sans répit contre l'éducation et l'élévation du peuple. C'est contre cette bourgeoisie ennemie des plus légitimes réclamations — telles que l'emploi du flamand en justice, — que grondait la colère du « Vlaamsche beweging ». Pourquoi avoir détourné cette colère sur un objet innocent ? Je n'ignore pas que l'on reproche aux Flamingants de vouloir nuire à la vieille université de Gand. Mais pourquoi en sont-ils encore à réclamer une université ? Il y a soixante-quinze ans qu'ils devraient l'avoir.

Le peuple français, la civilisation française que l'on mêle à cette querelle n'ont rien à y voir. Il n'est pas dans les méthodes de l'esprit français de s'imposer par la contrainte. Par la force on parvient peut-être à fabriquer des Allemands, comme on fait des canons chez Krupp, mais on ne fabrique pas des Français à la grosse. La civilisation de Paris, des bords de la Loire s'impose par la séduction, l'amour et la grâce. C'est une clarté qui ne vient pas à nous, mais vers laquelle il faut marcher. Ma conclusion est qu'il faut laisser faire. L'instinct du peuple qui est bon, qui se moque des théories, remettra bien les choses en place.

Herman Grégoire, très actif à la revue à partir de mai 1922, n'aime pas le roman régionaliste qui a fleuri en Belgique, dit-il, « comme une plaie gangreneuse à l'époque où le naturalisme devait l'alourdir des plus antipathiques défauts ». Par réaction, il s'est enthousiasmé pour *La Brière*, le roman d'Alphonse de Châteaubriant, paru en 1923. Il rend compte de ce livre plein de sève dans la livraison de février 1924, et il se demande si un livre belge pourrait avoir pareille destinée. Sa réponse est durement, cruellement négative :

Il faudrait pour cela que l'unité du pays fût autre chose qu'une affirmation. Nous avons été le plus grand peuple du monde, ayant à sa tête le roi le plus glorieux. De tout cela, il ne reste rien. Notre gloire est fumée ; notre crédit, des dettes.

La faute n'en est pas aux événements mais à l'absence d'artistes. Que les bourgeois ne se fassent pas d'illusion : un peuple de marchands ne vit pas. L'existence de la Belgique est un fait dont les conséquences vont empirant ou s'améliorant, mais c'est un fait irrécusable. Pourtant pour qu'elle existât réellement, il faudrait qu'un grand poète prît conscience de sa position et de sa destinée et l'exprimât.

Il n'y a pas de grand poète belge. Ne parlons pas de Verhaeren, un Germanique qui, en dépit d'efforts louables, n'a jamais pu écrire correctement la langue dont il se servait, ni de Maeterlinck, un Américain.

Bruxelles et son inertie en sont responsables. Voici une ville qui a une Cour Royale, rare privilège dans l'Europe actuelle, et qui n'est ni un centre intellectuel ni un centre artistique. Tous les partis sont intéressés à ce que la Belgique se dégage de *l'expression géographique*, un Gouvernement vit de cette espérance et les écrivains belges en sont tous réduits à l'amateurisme et à la pauvreté.

Un grand peuple représenté par une littérature de pauvres ne va pas loin. Mais le regretterons-nous ? L'unité belge nous donnerait-elle *La Brière*.

Ce pessimisme annonce-t-il la fin prochaine de *La Bataille littéraire* ? Le numéro de juillet 1924, le septième de la sixième année, déplore que la maladie s'acharne sur le Groupe d'action, que la régularité de parution en souffre. En vérité, c'était un avis nécrologique. Il n'y eut pas de numéro huit. *Le Soir* du 15 avril 1925 fit savoir que les principaux collaborateurs de *La Bataille littéraire* recevaient l'hospitalité de la publication parisienne *Le Monde nouveau*.

À l'initiative du Cercle d'histoire locale d'Ixelles, du Grenier Jane Tony et de Marie-Claire D'Orbaix, Désiré-Joseph D'Orbaix et *La Bataille littéraire* firent l'objet d'une exposition à La Fleur en papier doré, rue des Alexiens 55, à Bruxelles, du 12 au 24 septembre 1983.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à reproduire :**

Paul Delsemme, *La Bataille littéraire (1919-1924) ou aspirations et déceptions d'un après-guerre* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007.

Disponible sur : <<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/delsemme081103.pdf>>